

La TRIBU des Jeunes Cinéphiles

Six regards sur **ÉCRIRE POUR EXISTER (FREEDOM WRITERS)** de Richard LaGravenese

"Scolaire" du jeudi 22 février 2007 aux Galeries 6 de Lausanne, en présence d'une dizaine d'enseignants et d'élèves de divers établissements vaudois.

Thierry Bersier, 18 ans, Gymnase de Marcelin, TJC, Morges



Écrire pour exister » ou le combat acharné d'une jeune enseignante de 23 ans, Erin Gruwell, afin de redonner un sens à la vie de toute une classe de lycéens. Une identité, tous en ont une à priori, mais elle demeure limitée dans le cercle des différences de nationalité. Qu'ils soient Noirs, Latinos ou Asiatiques, tous vivent l'un à côté de l'autre, et pourtant ils n'ont jamais été aussi éloignés, tant ils se haïssent pour de simples questions de culture. La moindre altercation entre ces jeunes dans la rue peut d'ailleurs virer à l'hécatombe. Au milieu de cette situation chaotique, Erin Gruwell (magnifiquement incarnée par Hilary Swank) arrive à Los Angeles avec pour principal objectif de redorer l'existence des élèves de sa future classe en les poussant à entrer définitivement dans une identité de groupe. L'acceptation de l'autre et la solidarité apparaissent donc comme les deux thèmes forts de ce film. Maintenant, il faut avouer qu'en observant son entrée en scène, d'allure bourgeoise et tout sourire jusqu'aux oreilles, non sans une certaine naïveté apparente, on se retrouve à se demander comment une femme si étrangère à ce monde compte bien parvenir à ressouder les liens d'une classe où les regards fusent comme des balles. Cependant, à mesure que l'histoire avance, Erin change sa technique de façon significative et devient peu à peu l'instigatrice d'un véritable pas en avant dans les relations entre ces jeunes qui, de leur côté, apprennent finalement à la respecter. Si l'énorme investissement de la jeune enseignante émerveille certains, il en est d'autres chez qui il attise une vive rancœur. La proviseure de l'école par exemple ne croit clairement pas en la possibilité de préparer pour ces adolescents un avenir autre que celui de la délinquance. Bien qu'elle incarne ainsi « la méchante » que tout spectateur aura le réflexe de critiquer, son avis n'en demeure pas moins celui de l'opinion générale ! *Écrire pour exister* reste en cela un film qui donne à réfléchir, tant sur la situation bien réelle qu'endurent certains jeunes que l'on juge parfois trop vite, que sur l'idée qu'il reste toujours l'espoir d'un avenir meilleur.

Maud Volken, 28 ans, service de presse, TJC, Lutry

« Encore un ? », pouvait-on légitimement se demander à l'annonce de la sortie de ce film. Développé maintes fois au cinéma, le thème de la rédemption par l'enseignement n'a rien de nouveau : poésie (*Dead Poet Society*, 1989), karaté (*Dangerous Minds*, 1995), musique (*Mr. Holland's Opus*, 1995), danse (*Take the lead*, 2006), et maintenant littérature, comment Richard LaGravenese allait-il traiter son sujet? Avant de se concentrer sur le personnage d'Hilary Swank, c'est par la bouche d'Eva, la jeune Latino, et un flash-back sur l'inculpation de son père que s'ouvre le film et que nous découvrons la vie difficile de ces jeunes défavorisés. D'ailleurs, les scènes dans la rue sont tournées caméra à l'épaule, nous plongeant au cœur de l'action, une façon d'amener le spectateur à ressentir une certaine empathie vis-à-vis d'eux. Ainsi tout au long du film, ils ne seront jamais vraiment antipathiques mais plutôt dépeints comme des victimes d'une société dans laquelle la violence est omniprésente, et une condition sine qua non pour survivre. Pour cela il fallait aussi grossir le trait des personnages « favorisés », en l'occurrence les professeurs dont le cynisme et les idées arrêtées (voir Imelda Staunton, hystérique) sont largement exagérés. On a donc d'un côté les élèves, diamants bruts enfermés dans un mode de pensée pessimiste, et les « méchants » enseignants peu avides de les comprendre. Entre deux se situe Miss G (Hilary Swank), caricaturale dans son tailleur rouge et collier de perles (!) comme dans son combat trop solitaire, et qui surjoue volontiers la naïveté. Personnages stéréotypés, mise en avant de l'aspect émotionnel (la scène de la visite sur l'holocauste, avec les photos d'enfants, est très touchante), happy end, on utilise ici clairement les ressorts mélodramatiques hollywoodiens classiques. La véritable force du film et ce qui le différencie de ses prédécesseurs, est certainement le fait que le spectateur est invité à s'identifier aux jeunes plutôt qu'à juger leur comportement violent : manque de confiance tant de la part de la famille que des enseignants, nécessité de se défendre par les armes, exclusion, pauvreté, parents absents... Pour cela le



réalisateur a su s'appuyer sur un casting formidable, April Hernandez (Eva) en tête. Des dialogues réalistes mais une grande force poétique, quelques scènes bien pensées et exécutées (celle de la ligne rouge qui montrera à tous que leurs différences ne sont pas si grandes qu'ils le pensaient), ce film réussit clairement là où *Dangerous minds*, par exemple, avait échoué.

Sarah Waechly, 17 ans, Gymnase Auguste Piccard, TJC, Lausanne

C'est un film très beau et très touchant. On prend conscience d'une réalité qui nous paraît fort lointaine mais qui est, hélas, bel et bien présente: celle de jeunes qui, tous les jours, sont confrontés à la mort, à la violence, qui n'ont pas d'autre avenir que la rue et qui survivent plus qu'ils ne vivent. Erin Gruwell, jeune professeure, va petit à petit réussir à unir sa classe de "délinquants", mettant toute son énergie en jeu pour que ses élèves se respectent les uns les autres et pour que chacun reprenne confiance en soi.

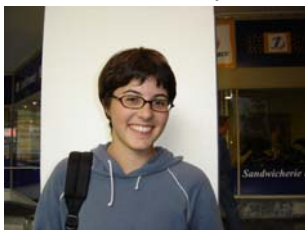


Néanmoins, malgré toute l'émotion que ce film a suscitée en moi, je l'ai trouvé un peu lisse et facile. Je pense que, dans la réalité, Erin Gruwell a dû surmonter beaucoup plus d'obstacles pour apprivoiser ses élèves que le réalisateur veut bien nous montrer à l'écran.

Peut-être que le livre dont s'est inspiré le réalisateur est le miroir d'une réalité encore plus dure et plus violente. Après avoir vu le film, il ne me reste plus que l'envie de me mettre à la lecture de ces "Freedom Writers Diaries" pour tenter de mieux comprendre ces adolescents et peut-être aussi pour me sentir plus proche d'eux.

Julie Furrer, 17 ans, Gymnase Auguste Piccard, TJC, Moudon

La situation initiale du film présente une classe d'adolescents révoltés de Long Beach aux Etats-Unis, faisant pour la plupart partie de gangs en constant affrontement (et qui se distinguent les uns des autres par leurs origines). Baignés dans la violence et la souffrance, ces jeunes n'éprouvent guère d'intérêt pour les cours et ils n'arrivent pas à se représenter un avenir moins tourmenté. C'est alors qu'Erin Gruwell débarque, la nouvelle enseignante d'anglais, pleine d'enthousiasme, d'idées et de bonne volonté. Et la classe se transforme en une vraie famille, plus tolérante, presque unie...Si l'histoire n'était pas inspirée de faits réels, l'on aurait pu la qualifier de trop idéalisée, tant les



méthodes de « Miss G » sont efficaces et le changement remarquable. Mais puisque l'intrigue n'est pas une pure invention, on ose se laisser charmer, malgré quelques éléments qui semblent exagérés, comme la rapidité avec laquelle les élèves décident de coopérer et leur implication totale aux leçons de leur professeure « salvatrice ». Les différents personnages sont touchants, et les valeurs auxquelles le film accorde une attention particulière (courage et tolérance) sont montrées sous un angle convaincant. Quant à la musique, elle rythme bien les événements, mais le

choix d'airs un peu doucereux pour accompagner certains discours ou autres aveux, me semblait lourd. Mais tout de même : un film sur une réussite, qui m'a plu et m'a semblé un bon message contre le racisme et en faveur de la bonne volonté.

Cosette Coquerand, 21 ans, UNI Genève, TJC, Genève

Il est trop beau pour être vrai, le parcours de cette jeune femme idéaliste, au masque souriant et gentil de bonne maîtresse, qui arrive à inspirer aux fauves qui sont ses élèves l'envie de connaître et d'apprendre, et surtout celle de s'exprimer par l'écriture. Cette histoire se déroule dans une école multiethnique où tout le monde est mécontent : les professeurs d'avoir été obligés d'accepter la mixité, les élèves d'être parqués dans les classes. Erin Gruwell doit donc affronter l'hostilité de ses élèves qui lui font sentir qu'ils se



moquent éperdument de ce qu'elle leur enseigne, et de ses collègues qui lui reprochent d'être une "Je-sais-mieux-que-les-autres". Il est vrai que pour elle, c'est plus qu'une profession, c'est un apostolat, une entrée dans les ordres. Elle ira jusqu'à travailler le soir et les week-ends pour gagner de quoi payer des livres et des cahiers à ses élèves, ulcérée d'avoir essuyé un refus, lorsqu'elle demande des collections à lire en classe. En vivant sa vie 24h sur 24 avec et pour ses élèves, elle détruira son mariage : qui veut déjà partager sa femme avec une trentaine d'adolescents ? Mais le film transmet au final un message positif et constructif : la jeune femme a su découvrir le potentiel de ses élèves et leur redonner confiance en eux. En les encourageant à se raconter, à comparer leur vécu à celui d'autres ethnies et minorités qui ont connu la souffrance, elle leur donne la possibilité de laisser une trace, de transmettre quelque chose à d'autres, et de canaliser ainsi leurs émotions dans une activité créatrice. Ils seront lus, ne serait-ce que de leurs seuls camarades, maîtres ou familles, peu

importe, ils auront laissé quelque chose de positif. C'est ainsi que sont nés les "Freedom Writers Diaries" qui sont à la base du film. Tous les interprètes du film sont remarquables, les jeunes sont particulièrement attachants.

Jean Narciso, 29 ans, TJC, Lausanne



Le thème de l'enseignement à des jeunes en difficulté, vivant dans des quartiers multi-ethniques et défavorisés est éminemment porteur, et il a été porté maintes fois à l'écran depuis *Blackboard Jungle* (Richard Brooks, 1955). Richard LaGravenese nous livre sa version ou plutôt celle de l'enseignante Erin Gruwell, douze ans après *Dangerous Minds* (John N. Smith, 1995), où la belle Michelle Pfeiffer apprivoisait ses élèves en leur faisant découvrir des poèmes et aussi le sens profond de chansons qu'ils connaissaient sans les écouter. Ici, c'est la non moins belle Hilary Swank qui essaie une autre approche pédagogique, avec succès.

Si certains aspects du film m'ont paru très schématisés, comme le fait que le seul Blanc de la classe n'ait jamais usé d'armes à feu, qu'il soit introverti, poli et presque honnête (il reconnaît qu'il a touché à la drogue), et que les Noirs aient tous frôlé la mort, risqué la prison, et déambulent et se saluent comme de vrais rappers, je reconnais que mon impression ne se résume pas à ça. J'ai aimé le parcours de cette enseignante avec ses élèves qui ne voulaient rien savoir de son enseignement, parcours qui a abouti à la création des « Freedom Writers », (qualificatif choisi en hommage aux voyageurs de la liberté, les Freedom Riders, ces citoyens engagés dans la lutte anti-raciste entre 1955 et 1965 aux USA. Le film nous convainc des apports bénéfiques, quasi thérapeutiques, de l'écriture qui devient un noble exutoire pour ces jeunes mal dans leur peau. Quand les diverses ethnies de la classe prennent conscience de la similarité entre leurs problèmes et ceux rencontrés par d'autres, dans le passé et dans le présent, des liens se créent entre elles. C'est basé sur une histoire vraie, c'est mis à la "sauce hollywoodienne", et le travail est réussi. Cela donne une création intelligente, chargée d'émotion et qui nous invite à une combativité positive.

Coordination : Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, mars 2007